

JEAN-LUC VIX

Maître de conf., Univ. de Strabourg

jean-luc.vix@wanadoo.fr

ÆLIUS ARISTIDE, ÉGAL DE DÉMOSTHÈNE ? RÉFLEXIONS SUR LA RÉCEPTION D'ARISTIDE À LA RENAISSANCE

Περίληψη. Το άρθρο εξετάζει την επιβίωση του Αίλιου Αριστεΐδη από την ελληνική Αρχαιότητα ως τη δυτική Αναγέννηση. Διαπιστώνεται ότι ο σμυρνιός σοφιστής γνώρισε ασυνήθιστη δημοτικότητα κατά τη διάρκεια μιας χιλιετίας, όπως δείχνουν τα πολυάριθμα χειρόγραφα που παραδίδουν το έργο του, το οποίο κατατάσσεται ανάμεσα στα σημαντικότερα έργα της Β΄ Σοφιστικής. Το ερώτημα ωστόσο που εγείρεται σχετίζεται με τον περιορισμένο αριθμό έντυπων εκδόσεων των Λόγων του Αριστεΐδη από τον ΙΔ΄ ως τον ΙΣΤ΄ αι., στοιχείο που θα μπορούσε να μας οδηγήσει να πιστέψουμε ότι, αυτήν την εποχή, δεν το γνώριζαν πλέον ή δεν το εκτιμούσαν πια. Τίποτα όμως από αυτά δεν ισχύει, όπως αποδεικνύουν τα γραπτά και η στάση πολυάριθμων ουμανιστών. Η εξήγηση αυτού του παραδόξου πρέπει επομένως να αναζητηθεί αλλού. Μια υπόθεση θα ήταν ότι το ύφος του Αριστεΐδη, που είχε επαινεθεί επί τόσα πολλά χρόνια, ήταν όμως δυσνόητο, θα μπορούσε να έχει παίξει αρνητικό ρόλο στην εκδοτική παράδοση των Λόγων του.

Résumé. L'article se pose la question de la postérité d'Aelius Aristide de l'Antiquité grecque jusqu'à la Renaissance en Occident. Il est établi que le sophiste smyrniote a connu une faveur hors du commun durant plus d'un millénaire, comme en témoignent les innombrables manuscrits qui ont transmis son œuvre, une des plus importantes de la Seconde Sophistique. La question qui est soulevée, cependant, est celle du nombre réduit de livres imprimés comportant des discours d'Aristide du XIV^e au XVI^e s., élément qui pourrait faire croire que, à cette époque, le rhéteur, soit n'était plus connu, soit n'était plus apprécié. Or, il n'en est rien, ainsi que le démontrent les écrits et l'attitude de nombreux humanistes. L'explication de ce paradoxe est donc à chercher ailleurs. Une hypothèse serait que le style si longtemps loué d'Aristide, mais d'appréhension peu facile, a pu jouer un rôle négatif dans la transmission éditoriale de ses discours.

Aelius Aristide, on le sait, fut un défenseur passionné de la rhétorique dont il n'hésita pas à se présenter comme un zéléateur magnanime. En témoigne sa proclamation au § 19 du discours 33 (*A ceux qui lui reprochaient de ne pas déclamer*) : « Seul, parmi les Grecs que nous connais-



sons, ce n'est pas pour la richesse, la gloire, l'honneur, le mariage, le pouvoir, ni quelque autre avantage que nous avons entrepris de tenir des discours »¹, affirmation qu'il complète, à travers une métaphore amoureuse, en se dessinant sous les traits d'un « amoureux désintéressé » des discours. Pourtant, en contradiction avec ces affirmations, deux paragraphes plus haut il se glorifiait d'avoir été choisi par les dieux pour être le premier dans son art (§ 17, πρωτεύσειν). Et dans le *Discours Sacré* IV, 19, il rapporte un rêve qu'il fit, dans lequel un philosophe, Rhôsandros, lui dit « A nos yeux tu as dépassé en rang Démosthène, si bien que même pour nous les philosophes, il est impossible de te mépriser »². Et d'autres passages de son œuvre témoignent, sans ambiguïté aucune, que le souci de la postérité était loin de lui être étranger³.

Le regard rétrospectif que nous, modernes, pouvons porter sur la pérennité de ce renom, semble d'ailleurs confirmer que le sophiste a atteint son objectif. Le *corpus* conservé de ses œuvres n'est-il pas un des plus conséquents de cette période d'apogée de l'art oratoire, la Seconde Sophistique ? La transmission de ces discours n'a pu être telle que parce qu'un nombre important d'érudits, de scribes, puis d'éditeurs et imprimeurs, se sont emparés de cette œuvre, généralement mus par une admiration pour ses qualités littéraires, plus peut-être que pour les idées qu'elle

1. Μόνοι δὲ ὧν ἴσμεν Ἑλλήνων οὐ πλούτου χάριν, οὐ δόξης, οὐ τιμῆς, οὐ γάμων, οὐ δυναστείας, οὐ προσθήκης οὐδεμιᾶς τοῖς λόγοις ἐπεχειρήσαμεν. Le texte avec sa traduction française dans J.-L. VIX, *L'enseignement de la rhétorique au IIe siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Ælius Aristide: ἐν λόγοις καὶ μαθήμασιν καὶ ἐπαίνοις τραφεῖς*, Turnhout, 2010, p. 460-471. On trouvera une traduction anglaise dans C. A. BEHR, *P. Aelius Aristides, The Complete Works. Translated into english*, 2 Vol., Leyde, 1981-1986.

2. παρῆλθες ἡμῖν τῷ ἀξιώματι τὸν Δημοσθένη, ὡς μηδ' αὐτοῖς ἄρα τοῖς φιλοσόφοις εἶναι ὑπερφρονῆσαι, trad. A. J. FESTUGIÈRE – H. SAFFREY, *Discours Sacrés : rêve, religion, médecine au IIe siècle après J.C.*, (Propylées), Paris, 1986. Pour d'autres parallèles chez Aristide et d'autres sophistes de l'époque impériale, voir L. PERNOT, *L'ombre du tigre. Recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, 2006, p. 65-66.

3. *Discours Sacré* V, 52, alors que, dans un rêve, Aristide se voit reprocher de ne pas offrir de déclamation, il répond : « il est plus important pour moi que je m'applique à quelques-uns de mes écrits. Car c'est avec les générations futures aussi qu'il me faut m'entretenir », σπουδαιότερόν μοι ἔστιν ἐπελθεῖν τινα τῶν γεγραμμένων δεῖ γάρ με καὶ τοῖς ἕστερον ἀνθρώποις διαλέγεσθαι, trad. A.-J. Festugière.



véhiculait, au point que le parallèle entre Aristide et Démosthène va devenir une sorte de *lieu commun*. Quel plus bel éloge pouvait ainsi être apporté à l'orateur du II^e s de notre ère ?

On peut ainsi suivre depuis le II^e siècle jusqu'à l'époque moderne ces vagues successives de thuriféraires qui ont contribué à concrétiser son rêve d'immortalité. Pourtant, à l'ère de l'imprimerie, malgré les louanges des qualités stylistique du citoyen de Smyrne, on est obligé de constater que relativement peu d'ouvrages ont été dédiés à Aristide. Les humanistes connaissent bien son œuvre, Aristide est volontiers cité parmi les premiers orateurs, mais les éditions de ses discours, comparées à celles de nombre d'écrivains de l'Antiquité grecque, sont en nombre limité.

Aussi proposons-nous dans les pages qui suivent de faire le point sur la célébrité d'Aristide parmi les humanistes, aux XV^e - XVI^e siècles, pour tenter de voir si une certaine désaffection et un désintérêt pour l'œuvre du sophiste pourraient expliquer cette situation.

Cette enquête chronologique partira de l'Antiquité, pour permettre de suivre le fil de la faveur dont jouit le sophiste à travers les âges, mais elle sera plus particulièrement centrée sur l'époque de la Renaissance.

Le rêve de gloire posthume d'Aristide de l'Antiquité au XIV^es.

La célébrité d'Aristide du II^e siècle jusqu'à l'époque Byzantine est un phénomène relativement bien connu, et les quelques lignes qui suivent ne sont qu'un rappel de quelques jalons essentiels parmi les plus importants.

Les traités rhétoriques

Aelius Aristide sera admiré durant l'Antiquité pour la pureté de la langue attique que, à l'instar de la majorité des rhéteurs de la Seconde Sophistique, il cultivait avec soin, ainsi que pour son travail de composition, au point qu'il servit fréquemment de modèle littéraire. Qu'il appartienne à la galerie de portraits dressés par Philostrate dans ses *Vies des Sophistes* n'apparaît pas comme particulièrement surprenant, mais qu'il figure « dans presque tous les traités rhétoriques que nous connaissons jusqu'au XI^e siècle⁴ » est plus significatif. Ainsi, dès

4. F. ROBERT, « Enquête sur la présence d'Aelius Aristide et son œuvre », *Anabase*, 10, 2009, p. 141-160, p. 144. L'ensemble de l'article de F. Robert constitue une excellente synthèse sur le sujet. L'auteur a recensé environ 70 auteurs qui mentionnent explicitement Aristide du II^e au XV^e siècle (p. 143).



la fin du II^e siècle Hermogène, dans son *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, *Sur les formes du discours*, cite un discours aujourd'hui perdu d'Aristide⁵ dans le chapitre consacré à la noblesse (*semnotês* I, 6, 49 = 244, 20 Rabe⁶), tandis que dans la partie consacrée au *Discours sincère* (*alethinons logos*, II, 7, 36 = 353, 26 Rabe), il compare Aristide à Démosthène, passage qui constitue sans doute un des premiers témoignage de ce qui deviendra une sorte de topique de l'éloge d'Aristide au cours des siècles⁷. Mettant en parallèle la prière préliminaire du discours *Sur la Couronne* et la formulation aristidienne au § 40 du premier discours sicilien, le théoricien formule le jugement suivant : « sans dire que ce dernier [le passage d'Aristide] est meilleur que celui de Démosthène – ce serait une folie de le dire –, je dis qu'il est plus sincère »⁸. Ces propos montrent clairement que si la statue démosthénienne ne peut être jetée à bas, ancrée dans des siècles d'admiration, l'habileté rhétorique reconnue d'Aristide est la seule, cependant, à pouvoir l'ébranler. Le sophiste est donc très vite célébré comme un nouveau Démosthène, concrétisant une prétention qui était celle-là même d'Aristide d'après le rêve qu'il nous relate dans le 4^e *Discours sacré*, rapporté ci-dessus.

Au siècle suivant, Ménandros le Rhéteur cite abondamment le citoyen de Smyrne dans ses recommandations, tout au long des deux traités qui lui sont attribués⁹, donnant volontiers certaines des œuvres du sophiste comme exemples. Parmi celles-ci le *Panathénaïque* est le

5. Également cité par Philostrate, *Vie des Sophistes*, 484 (Olearius).

6. H. RABE, *Hermogenis opera* (Bibl. Teubn., *Rhetores graeci*, 6), Leipzig, 1913.

7. F. ROBERT, 2009, p. 152-153 donne trois autres exemples de ces parallèles : l'un (p. 152) par Sopatros (IV^e s.) qui « emprunte une réflexion commune aux deux orateurs » ; le deuxième est une épigramme « attribuée à Thomas le Solastique, qui fut composée après le VI^e s. » dans laquelle Thucydide vient s'ajouter au duo (« j'aime tes œuvres Démosthène, et je suis extrêmement amoureux et d'Aristide et de Thucydide ») ; le 3^e (p. 153) provient de Longin (fr. 50, 5 Patillon-Brisson).

8. Trad. M. PATILLON, *Hermogène. L'Art rhétorique. Exercices préparatoires, États de cause, Invention, Catégories stylistiques, Méthodes de l'habileté*, Lausanne-Paris, 1997.

9. Ménandros I, 344, 2 ; 345, 21 ; 346, 15 ; 349, 11 et 24 ; 350, 10 ; 355, 19 ; 360, 5 Ménandros II, 372, 10 ; 380, 16 ; 384, 16 ; 386, 31 ; 418, 10 et 22 (Sp.), cf. D. A. RUSSEL – N.-G. WILSON, *Menander Rhetor*, ed. with translation and comm., Oxford, 1981.



mieux représenté, (Ménandros I 346, 15 et 360, 9 ; Ménandros II 372, 10), parfois dans un parallèle avec Isocrate. Mais on y trouve également une évocation de l'*Eloge de Rome* (360, 5), ou de l'ensemble de l'œuvre, dont la lecture est jugée bénéfique : c'est le cas lorsque le théoricien recommande de s'inspirer de Callinicos, Aristide, Polémon et Hadrien (Ménandros II, à propos du « Discours d'arrivée », *Épibatêrios*, 386, 30-31). Les différentes sources font également fréquemment référence à des discours aujourd'hui disparus ; ainsi par exemple Ménandros II 418, 10 à propos de trois *épitaphioi* du sophiste ou Apsinès de Gadara dans son *Art rhétorique*, 335, 3¹⁰.

Un peu plus loin dans le temps, à la fin du V^e siècle, Nicolaos de Myra, étudiant la division de la rhétorique en trois genres dans ses *Progymnasmata*, cite Isocrate, Démosthène et Aristide (56, 17-57, 8)¹¹. On retrouve chez le théoricien les trois noms déjà repérés dans certains traités précédents, avec l'idée profondément ancrée qu'Aristide est le prétendant à la succession de Démosthène. Le lien entre la première et la seconde sophistique passe inévitablement par ces deux grands noms.

Sophistes, philosophes et érudits

Les sophistes, également, verront dans la production du smyrniote un exemple à suivre et leur enseignement constitue de toute évidence un vecteur essentiel dans la préservation de l'œuvre aristidienne. Au IV^e siècle deux grands noms sont à retenir, Sopatros et Libanios. Le premier écrivit des *Prolégomènes à Aristide*, constitués d'une introduction à la vie et l'œuvre d'Aristide ainsi qu'à deux discours, le *Panathénaïque* et le *Pour les Quatre*¹². Quant au second, son admiration pour son aîné, ses propres affirmations et l'ensemble de son œuvre en témoignent de manière irréfutable. Il est à noter en particulier qu'il rédigea une déclamation (*décl.* 5) répondant au *Discours d'ambassade auprès d'Achille* (*or.* 16 K) composé par Aristide et une *Réponse à Aristide pour la défense des danseurs* (*or.* 64)¹³.

10. L. SPENGLER – C. HAMMER, *Rhetores graeci*, I, 2, Leipzig, 1894, p. 217-339.

11. J. FELTEN, *Nicolai Progymnasmata* (Bibl. Teubn.), Leipzig, 1913.

12. F. W. LENZ, *The Aristeides Prolegomena*, (*Mnemosyne, Bibliotheca Classica Batava*, Suppl. 5), Leyde, 1959.

13. L'admiration de Libanios pour Aristide est un fait suffisamment connu et commenté pour qu'il soit utile d'y revenir en détail ici. Le lecteur en trouvera une synthèse claire dans F. ROBERT, 2009, p. 145-146.



Si l'on avance dans le temps, il n'est pas de grand nom qui ne puisse être associé au sophiste du II^e siècle, pour les références ou lectures de son œuvre. De Synésios qui affirme qu'Aristide doit sa gloire littéraire à ses discours contre Platon, – discours attaqués au III^e siècle par Porphyre, et, plusieurs siècles plus tard par Psellos –, en passant par les remarques concernant la pureté de la langue d'un Longin, jusqu'à Thomas Magistros, sans oublier les lectures d'un Photios, la liste est longue des références au rhéteur. Le patriarche de Constantinople (1283-1289), Grégoire de Chypre recopia, quant à lui, plusieurs manuscrits destinés à ses lectures personnelles et à son enseignement, dont les *Parisini* 2998 et 2953, dans lesquels quelques discours d'Aristide voisinent avec d'autres textes, dont certains de Démosthène ou Libanios¹⁴.

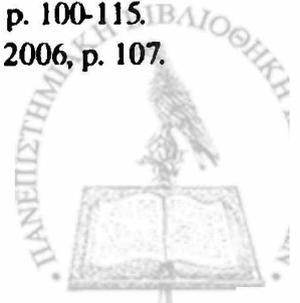
Ce tour d'horizon préliminaire, et nécessairement succinct, ne saurait s'achever sans citer un ouvrage datant du début du XIV^e siècle dû à Théodoros Métochitès (1270-1332). Ce personnage important au début de la dynastie des Paléologues¹⁵ rédigea un traité intitulé *Ἐπιστάσια καὶ κρίσις τῆς τῶν δύο ῥητόρων εὐδοκμήσεως τοῦ τε Δημοσθένους καὶ Ἀριστείδου*, dans lequel il met en parallèle les deux grands orateurs du passé¹⁶. Son admiration pour Aristide est réservée aux discours épидictiques, selon lui, plus proches, au vu de la situation politique, de sa propre époque, le début du XIV^e s. Dans l'ensemble de l'essai les deux orateurs seront seuls cités, leur lecture étant, quelles que soient les qualités de chacun, recommandée par Métochitès à ses contemporains, qui précise, cependant, que l'œuvre épидictique d'Aristide, convenant mieux à son époque, doit davantage être imitée. La rédaction d'une telle *sunkrisis* entre ces deux grands noms de la rhétorique grecque ancienne doit être considérée dans la lignée des réflexions, dont on a pu voir que les premières dataient de la fin du II^e siècle. D'ailleurs Métochitès se réfère lui-même très souvent au *Περὶ ἰδεῶν* d'Hermogène qui fut sans doute un des premiers à comparer les deux orateurs, comme cela a été signalé plus haut¹⁷. Le traité souligne

14. Voir l'article de I. PEREZ MARTIN, « A propos des manuscrits copiés par Georges de Chypre (Grégoire II), Patriarche de Constantinople », *Scriptorium*, XLVI, 1992, 1, p. 73-84.

15. Cf. N. G. WILSON, *Scholars of Byzantium*, Londres, 1983, p. 256-264.

16. Le traité a été publié par M. GIGANTE, *Saggio critico su Demostene e Aristide*, Milan, 1969. L. PERNOT, 2006, y a consacré plusieurs pages d'analyse, p. 100-115.

17. Sur la lecture d'Hermogène par Métochitès voir L. PERNOT, 2006, p. 107.



aussi la popularité dont bénéficiait Aristide à l'époque des Paléologues : le *Panathénaïque* et l'*Éloge de Rome* sont particulièrement appréciés, et leur lecture recommandée¹⁸. Deux discours souvent cités en exemple depuis l'Antiquité.

Un autre exemple particulièrement probant de cette popularité encore très forte en ce début de XIV^e s. est attesté par une lettre adressée par un de ses amis à Nicephoros Gregoras (c. 1263 - c. 1361), dans laquelle il est demandé au savant des explications sur le prologue de l'*Éloge de Rome*¹⁹. Cette anecdote, cependant, souligne un point qui n'avait pas vraiment été relevé jusque là dans le concert d'éloges adressés au sophiste, la difficulté de sa langue.

La tradition manuscrite jusqu'au XIV^e s.

Aristide est donc, sans conteste, durant toute l'Antiquité et jusqu'à l'époque byzantine un auteur particulièrement apprécié, ce dont témoignent également les innombrables manuscrits retranscrivant ses discours. Du plus ancien témoin, un manuscrit ayant appartenu à Arethas (actuellement divisé en deux, le *Paris. Gr. 2951* et le *Laur. Pl. LX cod. 3*) aux *codices* les plus récents ce sont plus de deux cents documents actuellement connus qui transmettent le *corpus* aristidien. Ils constituent à ce titre un domaine de recherche extrêmement fructueux où les découvertes se multiplient depuis quelques années²⁰. C'est ce foisonnement qui explique également que nous ayons conservé autant de discours d'Aristide (53). Les érudits de la Renaissance disposaient par conséquent d'une source importante pour multiplier les études et les impressions. Pourtant, ainsi que le souligne F. Robert²¹, « peu lu, relativement peu édité et rarement étudié, le corpus aristidien est demeuré dans l'ombre depuis la Renaissance jusqu'au XIX^e s ». Cette constatation, pour paradoxale qu'elle soit, n'est, à vrai dire, peut-être que partiellement exacte : si les éditions aristidiennes sont effectivement, et

18. Voir M. GIGANTE, 1969, p. 17-18.

19. N. G. WILSON, 1983, 267-268.

20. L. QUATTROCELLI, « Maxime Planude éditeur d'Aelius Aristide », *REG* 122, 2009, 1, p. 145-162 ; C. RAÏOS, « Du nouveau sur les manuscrits athonites d'Aelius Aristide », *Scriptorium* LXIII, 2009, 2, p. 237-251 ; N. G. WILSON, « Maximus Planudes, The codex Laurentianus 60, 8, and other Aristidean Manuscripts », *REG* 122, 2009, 2, p. 145-162 ; J.-L. Vix, 2010, p. 408-410.

21. F. ROBERT, 2009, p. 141.



curieusement, peu nombreuses, il n'est pas assuré que l'œuvre du sophiste ait connu à l'époque de la Renaissance une moindre notoriété.

La survie et la réception d'Aristide du XIV^e au XVI^e siècles

L'expansion de l'Empire ottoman et l'arrivée de nombreux Grecs en Occident, plus particulièrement en Italie, va favoriser, on le sait, la connaissance, jusque là très limitée, de la langue grecque. Il est attesté que la redécouverte de la littérature et de la langue grecques a commencé avec l'enseignement prodigué par Manuel Chrysoloras (1350-1415) à Florence des années 1397 à 1415. Son action sera déterminante, y compris pour la lecture d'Aristide. C'est ainsi que, dès avant l'imprimerie, Aristide va acquérir une gloire certaine dans le milieu des humanistes. En effet, Leonardo Bruni d'Arezzo (1370-1444), un quasi contemporain de Chrysoloras²², souligne, – dans une lettre de la fin de sa vie –, non seulement la connaissance qu'il a de l'œuvre d'Aristide, mais aussi l'estime dans laquelle il tient le sophiste qualifié de *celebrem apud Graecos oratorem, eloquentissimum hominem*²³. Un discours, de son aveu même, a retenu plus particulièrement son attention, le *Panathénaïque* décrit comme *oratio pulcherrima*. Bruni composa, au tout début du XIV^e siècle, sa célèbre *Laudatio Florentinae Urbis*, discours à la gloire de Florence, qui connut un très grand succès. Il s'inspira très vraisemblablement, pour la composition et la rédaction de ce discours, du *Panathénaïque* aristidien²⁴.

On pourrait ajouter dans la liste des personnages qui contribueront à la connaissance des textes grecs, et, parmi eux, de l'œuvre d'Aristide, Bessarion. Le legs de son impressionnante bibliothèque personnelle à la République de Venise, suffit, à lui seul, à montrer la connaissance de plus en plus étendue de l'œuvre d'Aristide. Actuellement la *Biblioteca Marciana* possède plus de 70 *codices* entièrement ou partiellement consacrés au sophiste. La majorité d'entre eux proviennent de la collection du cardinal Bessarion. Il est d'ailleurs possible que le scribe A. Calliste ait complété,

22. J.-M. BESSE, *Les grandeurs de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris, 2003, p. 215, fait directement le lien entre l'enseignement de Chrysoloras dans la cité toscane et la connaissance par Bruni de l'œuvre d'Aristide.

23. Extrait cité dans H. BARON, *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in Humanistic and Political Literature*. Chicago – Londres, 1968, p. 156, n. 12

24. Voir à ce sujet, H. BARON, 1968, p. 155-159, 163, 167-168.



à Rome, à la demande du cardinal l'actuel *Barocci* 63, dédié au sophiste, mais dont un certain nombre de discours étaient absents²⁵.

Ce mouvement dirigé vers la culture de l'Antiquité grecque à partir du XIV^e siècle se poursuivra tout naturellement après l'apparition de l'imprimerie. La nouvelle technique profitera à une diffusion rapide de cette littérature, dans laquelle Alde Manuce prit une part considérable, bientôt suivi par de nombreux imprimeurs en Europe.

Les éditions imprimées d'Aelius Aristide

Alors que l'on compte un nombre considérable d'éditions de Plutarque ou Lucien, pour n'évoquer que des auteurs de l'époque impériale, celles d'Aristide sont, cela a déjà été souligné, plutôt restreintes.

La première impression connue d'un discours aristidien est une traduction latine du *Discours aux Rhodiens sur la Concorde* (*Or.* 24) publié par Carlo Valgulio (c. 1450-1517)²⁶ à Brescia, sa ville natale, dès 1497, en compagnie de textes de Plutarque, Dion Chrysostome, Cleomedes et d'autres.

C'est de l'atelier d'Alde Manuce que sortent pour la première fois des discours du sophiste, en grec. En 1513 l'édition aldine d'Isocrate inclut en effet le *Panathénaïque* et l'*Éloge de Rome* d'Aristide. Ce travail éditorial est intéressant à plus d'un titre : on constate que, à l'instar des copistes médiévaux, il y a une volonté claire de rapprocher thématiquement des œuvres, en l'occurrence le *Panathénaïque* d'Isocrate et celui d'Aristide, puis l'éloge d'Athènes et de Rome du même Aristide. Par ailleurs, il faut bien admettre que ces deux discours du sophiste sont les plus fréquemment cités depuis l'Antiquité.

L'*Editio Princeps* de l'œuvre d'Aristide²⁷, due à Eufrosino Bonino, paraît à Florence chez Filippo di Giunta en 1517. L'ouvrage contient en outre le *Περὶ Στάσεως* de Libanios.

25. Information provenant d'une récente conférence prononcée par G. Ucciardello à l'Université de Strasbourg sur les « Manuscrits d'Aristide entre Oxford et Cambridge ».

26. F. E. CRANZ – P. O. KRISTELLER, *Catalogus Translationum et Commentariorum Medieval and Renaissance latin Translations and Commentaries*, vol. III, Washington, D. C., 1976, p. 14, *Biography*. J. F. MAILLARD – J. KECSKEMETI – M. PORTALIER, *L'Europe des humanistes (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris – Turnhout, 1995.

27. A l'exception notable des discours 16 (déclamation sur l'*Ambassade auprès d'Achille*) et 53 (*Panegyrique en l'honneur du puits de Pergame*, discours dont seul le début est parvenu jusqu'à nous).



L'année 1519 voit la publication d'une traduction latine de l'*Eloge de Rome* (Or. 26) par Forteguerra Scipione, — qui se faisait appeler Cartromachus, à Florence. L'auteur de ce travail est un humaniste important, qui avait en haute estime Aristide, comme cela apparaîtra plus bas.

En 1535 paraît à Haguenau un ouvrage, dû à l'humaniste Joachim Camerarius, qui propose la déclamation 16 d'Aristide sur l'*Ambassade auprès d'Achille*, absente de l'*editio princeps*, ainsi que la déclamation 5 de Libanios, qui est une réponse au discours d'Aristide, ἀντιλογία παρ' Ἀχιλλέως πρὸς Ὀδυσσεύα, *réponse d'Achille à Ulysse*. Il s'agit en réalité de l'*editio princeps* des deux déclamations²⁸. Les textes grecs sont accompagnés d'une traduction latine et d'une paraphrase en prose grecque des textes homériques correspondant, dues à Camerarius.

La seconde moitié du XVI^e siècle voit encore trois ouvrages concernant le sophiste.

En 1557, Arnoldus Ferronus propose une traduction latine du discours *Contre la comédie* (Or. 29) qui sort à Lyon.

Quelques années plus tard, en 1566, le grand savant Willem Canter offre une remarquable édition avec la traduction latine de l'ensemble du *corpus* aristidien, dans un *in folio* en 4 volumes publié à Bâle²⁹. Cette édition est unanimement louée pour sa qualité scientifique et les conjectures de Canter.

Chez Petrus Perna (1558-1582) également, paraît à Bâle, en 1573, un volume consacré à la guerre de Troie, comportant, entre autres, une traduction latine de l'*Iliade* suivie des déclamations 16 d'Aristide et 5 de Libanios, dans la traduction proposée par Camerarius en 1535, deux discours consacrés à l'*Ambassade auprès d'Achille*. L'ouvrage présente le titre suivant, *Belli Troiani Scriptures Praecipui, Dictys Cretensis, Dares Phrygius § Homerus, omnes iam pridem latio iure donati, nunc vero a mendis expurgati, in unum volumen digesti. Additae sunt quoque Libanii et Aristidis declamationes quaedam, historias Troiani belli declarantes*. Cette édition est due à Georg Henisch, humaniste et médecin allemand (1549-1618), ainsi que nous l'indique l'épître dédicatoire.

Enfin, à l'aube du XVII^e s., en 1604, Paul Estienne, fils du célèbre Henri Estienne, dans un ouvrage publié à Genève (in 4^o petit format de poche),

28. Cf. LENZ – BEHR, p. CIV, n. 21. Voir R. FÖRSTER, *Libanius* V, p. 302 ; Förster pensait que l'édition de Libanios due à Morel en 1606 constituait l'*editio princeps* de la déclamation V, par méconnaissance de l'ouvrage de Camerarius.

29. Le colophon donne les informations suivantes : Basileae excudebat Petrus Perna suis & Henrici Petri impensis, Anno salutis 1566, mense martio.



reprend les traductions latines de Canter, en ajoutant le texte grec de l'*editio princeps* en regard.

En près de deux siècles ce sont donc moins de dix publications dédiées à ce grand orateur, si souvent loué dans les époques précédentes, qui voient le jour. Est-ce à dire que les humanistes dirigeaient leurs regards plus volontiers vers d'autres auteurs et dédaignaient Aristide ? Il semblerait qu'il n'en fût rien et que, même si le petit nombre d'ouvrages qui lui sont consacrés peut surprendre, ce ne fut nullement le signe d'un désintérêt.

Aristide et les humanistes

Plusieurs indices semblent attester que la considération dont jouissait Aristide durant toute l'Antiquité et la période byzantine ne s'est pas subitement éteinte, alors même que l'Occident découvrait la riche palette de la littérature grecque. Un nombre sans doute important d'érudits, dont il resterait à dresser un catalogue complet, s'est, de toute évidence, appliqué à la lecture des discours du smyrniote. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous proposons d'explorer dans les lignes qui suivent, quelques pistes montrant cet engouement.

La recherche des manuscrits contenant des discours d'Aristide et leur circulation est un premier signe de la faveur dont il bénéficiait.

Les cités rivalisent du désir de posséder des manuscrits grecs et envoient à cet effet des ambassadeurs, si possible Grecs eux-mêmes, rechercher ces trésors dans ce qui reste de l'empire byzantin. Il convient dans cet ordre d'idées d'avoir à l'esprit les deux grands foyers de culture que furent les cités de Venise et Florence.

Dans cette dernière cité, on connaît le rôle que joua Laurent de Médicis qui chargea à plusieurs reprises Janus Lascaris d'acquérir des manuscrits en Grèce. Un des voyages eut lieu dans le Péloponnèse en 1490, d'où Lascaris revint chargé de *codices* dont la diversité montre clairement la soif de connaissances en Occident. Parmi les auteurs recensés dans ces manuscrits, on ne retrouve pas le nom d'Aristide³⁰. En avril 1492, cependant, l'érudit se rendit à nouveau acquéreur d'un certain nombre de manuscrits pour Laurent de Médicis. Le contrat fut exécuté en Crète, à Candie³¹ et mentionne de façon explicite un manuscrit d'Aristide, sans doute un *codex* entièrement consacré au sophiste. Un des témoins signataires du contrat fut Aristobule Apostolios.

30. E. G. VOGEL, « Litterarische Ausbeute von Janus Lascaris. Reisen in Peloponnes um's Jahr 1490 », *Serapeum* 1854, 15, p. 154-160.



Aristobule Apostolios, – qui après son accession à l'archevêché de Monemvassia sera connu sous le nom d'Arsenios Apostolios –, eut en commun avec Janus Lascaris, comme on le verra plus loin, de nombreuses relations, mais ils eurent également comme élève commun Marc Musurus³² qui deviendra un des grands hellénistes du siècle. Arsenios Apostolios (c. 1468-1535) était le fils de Michel Apostolios³³, qui fut en lien avec quelques grands noms de cette époque, particulièrement le cardinal Bessarion déjà évoqué. C'est ce qu'indique un certain nombre de lettres adressées au cardinal pour lui demander de l'aide financière³⁴, ainsi qu'une adresse au lecteur figurant dans une réédition publiée à Leyden en 1619 de ses *Paroimiai*, recueil de proverbes, traduits en latin par Pierre Pantin. Ce dernier, dans une préface, énumère les savants grecs qui ont suivi Bessarion (*secuti Bessarionem sunt*), parmi lesquels on trouve les noms de Chrysolaras, Demetrius Chalcondyles, Constantinus Lascaris, Gemisthus Pletho (*in Platonicis Bessarionis praeceptor*) etc. Il ajoute dans une touche finale que M. Apostolios fut leur égal. Même si l'idée que M. Apostolios ait rejoint Bessarion à Rome est remise en question de nos jours³⁵, qu'il ait été en lien avec un certain nombre d'hellénistes réputés est assuré, et l'éducation du jeune Aristobule s'en ressentit évidemment. Ce dernier partagea sa vie entre les deux grands centres intellectuels de la péninsule italienne, Florence et Venise. C'est dans la cité toscane qu'il connut vraisemblablement Janus Lascaris, – qu'il accompagna pour l'achat des manuscrits en 1492 –, mais aussi le futur Léon X. En 1494 on le trouve à Venise, dans l'atelier de Manuce. Il fera partie du cercle des savants qui travaillaient pour l'atelier du typographe vénitien, à partir de 1499, avec quelques interruptions. Il sera envoyé à son tour en Grèce pour l'achat de manuscrits par Manuce, et, à la fin de sa vie, par le cardinal Ridolfi, – petit-fils de Laurent de Médicis et neveu de Léon X – qui lui-même posséda

31. E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique des XVe et XVIe siècles*, 4 vol. Paris, 1985-1894 [réimpression 1962], T. I, p. CLXV. La reproduction du texte du contrat se trouve dans le T. II, p. 325-326.

32. E. LEGRAND, 1962, T. I, p. CVIII. Sur Musurus, voir D. J. GEANAKOPOLOS, *Greek Scholars in Venice. Studies in the Dissemination of Greek Learning from Byzantium to Western Europe*, Cambridge Massachusetts, 1962, p. 11-166.

33. Michel Apostolios, D. J. GEANAKOPOLOS, 1962, p. 73-110, Arsenios Apostolios p. 167-200. E. LEGRAND, 1985, p. LVIII-LXX et CLXV-CLXXIV. K. SATHAS, *Νεοελληνική Φιλολογία (1453-1821)*, Athènes, 1868, p. 70-74 et 126-130.

34. E. LEGRAND, T. I, p. LX pour la reproduction d'une de ces lettres.

35. Voir la biographie dans E. LEGRAND, p. LVIII-LXX.



une riche bibliothèque avec plusieurs manuscrits comportant des discours d'Aristide³⁶. Nous ne disposons malheureusement que de peu d'informations sur l'action d'Arsenios Apostolios dans la diffusion d'œuvres grecques, un certain nombre d'ouvrages ayant été perdu, ni le rôle qu'il joua dans leur publication. Cependant, nous connaissons plusieurs manuscrits copiés de sa main, dont le *Par. Gr.* 3008 ; il s'agit de scholies du *Panathénaïque* d'Aelius Aristide³⁷, témoignage important de son intérêt pour le sophiste. D'autre part on sait qu'il posséda le manuscrit actuellement à la bibliothèque de Heidelberg. (*UB, Palat. Gr.* 356) qui comporte le discours 31 d'Aristide³⁸. L'intérêt pour l'œuvre du sophiste, et peut-être plus particulièrement pour le *Panathénaïque*, est donc clairement présent dans un des cercles hellénistes les plus éminents de l'époque. D'autre part, M. E. Cosenza³⁹ associe le nom d'Arsenios Apostolios à celui d'Aristide à travers l'édition de P. Etienne publiée en 1604. Cet ouvrage n'est pourtant qu'une reprise des textes grecs de l'*editio princeps* avec les traductions latines de W. Canter. Malheureusement le savant italien n'apporte aucune précision quant à l'apport d'Apostolios. On sait que ce dernier avait retravaillé et complété un recueil de proverbes de son père. Cette nouvelle édition ne sera publiée que par E. C. Walz⁴⁰. Et l'on ne retrouve pas dans ce recueil de sentences les maximes figurant dans la liste intitulée *Gnomologia Graeca Latina sive Sententiae insigniores ex Aristide collectae*, qui apparaît aussi bien dans l'édition de W. Canter, que dans celle de P. Etienne. Il n'est pourtant pas impensable que ce travail soit l'œuvre d'Apostolios.

Les sentences grecques avaient aussi provoqué l'intérêt d'Erasme ; son travail de compilation donnera naissance aux « Adages », maintes fois publiés et sans cesse augmentés, du vivant d'Erasme. Pour travailler sur des manuscrits grecs, rares au nord de l'Europe, l'humaniste fit un séjour prolongé à Venise : « Il eut la chance de pouvoir y fréquenter le cercle de la fameuse Neakademia, dont les membres étaient soit Grecs de naissance,

36. En particulier plusieurs manuscrits actuellement à la BNF, les *Par. Gr.* 963, 1741, 1815, 2951, 3006 et un manuscrit de Cambridge. *Nn IV.42* (2728).

37. M. VOGEL – V. GARDTHAUSEN, *Die Griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, p. 43.

38. Cf. l'inscription au f. 3^v de ce manuscrit.

39. E. M. COSENZA, *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and of the World of classical Scholarship in Italy, 1300-1800*, 5 vol., Boston, 1962-1967, I, 234.

40. E. C. WALZ, *Arseniou Ionia*, Stuttgart, 1832.



comme Musuros, Calliergis ou Lascaris, soit hellénistes confirmés, comme Carteromachos ou Aléandre. Il put s'y perfectionner dans cette langue et consulter les livres imprimés par Alde, ainsi que les manuscrits que les Grecs avaient apportés avec eux. Il avait dorénavant accès à l'ensemble de la littérature antique, et non latine seulement. Le fruit de ce séjour fut la nouvelle édition des *Adages*, imprimée par Alde en 1508 »⁴¹. Erasme trouve donc un environnement favorable à ses recherches dans la cité des Doges, car non seulement il fréquente un cercle hellénisé, mais dispose aussi de textes grecs qui lui étaient inconnus jusque là. Dans l'adage *Festina lente* il cite nommément « Joannes Lascaris, Baptista Egnatius, Marcus Musurus, Frater Urbanus [Urbano Bozanio] » pour lui avoir prêté des manuscrits, parmi lesquels « Aristides totus cum scholiis ». Dans ce cercle de l'académie aldine, le sophiste était donc largement connu, lu et apprécié. Il est à noter du reste, qu'Aristide est très largement représenté dans les « *Adages* », signe qu'Erasme a non seulement eu entre les mains un (*cf. totus cum scholiis*), – ou plusieurs –, manuscrit du sophiste, mais a également soigneusement consulté les documents qui lui étaient prêtés. En outre, il cite souvent, dans les *Adages*, les recherches de Michel Apostolios, puis de son fils, sur les proverbes, parfois pour les critiquer, mais aussi, dans la préface de l'édition de 1533, pour les créditer d'être une de ses sources⁴².

Artistide et Démosthène

Dans le cercle d'Alde Manuce

Arsenius Apostolios, comme Carteromachus (Scipione Forteguerri), appartenait à ce groupe de savants gravitant autour d'Alde Manuce⁴³. Dès 1496, dans le *Thesaurus Cornucopiae et horti Adonidis*, collection de 34 traités grammaticaux grecs et byzantins collectés à l'origine par Varinus (Guarino), on retrouve quelques-uns des plus illustres hellénistes de l'époque : l'ouvrage qui a pu naître grâce à l'aide d'Angelo Poliziano et bien entendu d'Alde Manuce, offre un quatrain à l'adresse des Muses composé par Apostolios, ainsi qu'une épigramme due à Carteromachus. Celui-ci, non seulement était devenu un des hellénistes les plus remarquables de son temps, mais apparaît très tôt comme un véritable spécialiste d'Aristide. On

41. J. C. SALADIN (éd.), *Les Adages, Erasme de Rotterdam*, Paris, 2011, T. I, p. 12.

42. P. G. BIETENHOLZ – T. B. DEUTSCHER, *Contemporaries of Erasmus. A biographical Register of the Renaissance and Reformation*, Toronto, 1895, vol. 1, p. 69.

43. Arsenios Apostolios eut également comme élève J. Gregoropoulos qui devint plus tard également un des membres influent du cercle autour d'Alde, cf. D. J. GEANAKOPOLOS, 1962, p. 69.



se souvient qu'on lui doit une des premières publications aristidiennes, avec la traduction latine de *l'Éloge de Rome* en 1519. Cette passion pour le sophiste se retrouve dans un opuscule légèrement antérieur, *Scipionis Carteromachi Pistoriensis oratio de laudibus literarum graecarum*, publié à Bâle chez Froben en 1517, l'année même qui vit sortir l'*editio princeps* d'Aristide à Florence. Si l'on en croit le colophon, *Habita fuit haec oratio Venetiis mense Ianuario. M. D. IIII*, il s'agit de la publication d'un discours qui aurait été composé à Venise dès 1504, vraisemblablement dans ce même cercle de l'académie aldine. Dans cet éloge, en latin, de la littérature grecque antique, l'humaniste insiste sur l'ancienneté des lettres grecques et leur supériorité sur les latines, supériorité concédée par les Latins eux-mêmes. Il passe en revue un certain nombre de champs « littéraires », parmi lesquels le genre oratoire. D'emblée il souligne que l'on ne saurait cultiver l'excellence dans ce domaine *sine graecis literis*, Cicéron donnant l'exemple. Cette expression, *sine graecis literis*, scande d'ailleurs de manière insistante, à la manière d'un refrain, l'ensemble du passage. Et les Grecs vont rapidement faire leur apparition dans la démonstration de Carteromachus. Ou plutôt, essentiellement un Grec, Aelius Aristide que l'humaniste fait intervenir à deux reprises, en citant des passages du *Panathénaïque* dans lesquels le sophiste faisait l'éloge de l'atticisme et de la suprématie athénienne en ce domaine. Après avoir évoqué, en exemple, l'art de la persuasion exceptionnelle de Périclès, Carteromachus invite son lecteur à se tourner vers Démosthène, exemple même de cette éloquence athénienne. Puis, il dirige à nouveau les regards sur Aristide qui a eu raison de prétendre que toutes les nations avaient été soumises par l'art du discours et les sciences des Athéniens (*subactis omnibus gentibus oratione ac disciplinis*). Il n'est donc pas étonnant « si de toutes les parties du monde, les hommes autrefois avaient l'habitude d'affluer vers Athènes (*si ex omnibus orbis partibus Athenas olim homines confluere soliti fuerint*). Ce plaidoyer en faveur de l'éloquence grecque se signale donc puissamment par son déroulement argumentatif qui offre d'abord deux grands noms de la rhétorique latine, Cicéron et Quintilien, pour sélectionner ensuite, en parallèle, deux grands orateurs de l'univers hellénophone, Aristide et Démosthène, Périclès illustrant, quant à lui, l'application politique de la parole. Plus surprenant, encore, Démosthène, certes, occupe un place prépondérante, mais dans l'articulation même du texte, semble supplanté par Aristide, dont les réminiscences de son *Panathénaïque* encadrent les lignes consacrées au grand orateur du IV^e s. Deux observations peuvent être faites : Aristide et Démosthène sont cités ensemble dans ce plaidoyer en faveur de l'éloquence grecque, élément qu'on observe depuis l'Antiquité, mais Carteromachus a l'habileté de renouveler ce qui pourrait passer pour une redite, en gardant à Démosthène le rôle de paran-



gon absolu que les Romains (Cicéron) ont cherché à imiter, et en privilégiant pour Aristide une fonction de garant. Le second point à observer est le suivant : l'ouvrage paraît en 1517, soit la même année que *l'editio princeps*, mais surtout 4 ans après l'édition aldine d'Isocrate qui incluait, rappelons-le, le *Panathénaïque* d'Aristide. Donc, soit le discours créé à Venise en 1504, si l'on en croit le colophon, incluait déjà ces mentions au discours d'Aristide, et donc accrédié la possession par Carteromachus d'un, ou plusieurs, manuscrit aristidien, soit ces mentions ont été ajoutées après pour l'édition de 1517, et dans ce cas, nul doute que l'ouvrage publié par Alde en 1513 ait été pour quelque chose dans la diffusion de la connaissance du *Panathénaïque*. N'oublions pas que dès l'Antiquité ce discours était volontiers cité. Nul doute, en tout cas, qu'Aristide ait été, parmi l'ensemble des humanistes présents dans le cercle de Manuce, un auteur lu et apprécié.

Dans le bassin rhénan

Cependant, il le fut aussi en dehors de ce périmètre géographique. Et en particulier plus au nord dans le bassin rhénan. N'oublions pas que, en 1535, le grand humaniste J. Camerarius a publié à Haguenau le discours 16 d'Aristide. Il précise dans la préface que cette œuvre lui fut connue par l'intermédiaire de l'humaniste Vincentius Obsopoeus (Vinzenz Heidecker), né vers 1485 à Passau et mort en 1539, helléniste de renom qui aurait envoyé le texte des discours d'Aristide et Libanios à Camerarius, après l'avoir recopié d'un «très ancien manuscrit» (*pervetusto codice*) ayant appartenu à Christophorus Pistorius. Cette information est capitale dans la mesure où elle nous indique que dans la circulation des manuscrits entre hellénistes les textes d'Aristide avaient leur part et contribuaient à la célébrité du sophiste au sein de ce monde d'érudits, voire au-delà.

La preuve nous en est apportée par un récent article de Germaine Aujaç⁴⁴, concernant plusieurs ouvrages imprimés à Bâle, dans le Rhin Supérieur, à l'instar du livre de J. Camerarius. Il s'agit de l'édition des *Adages* d'Erasmus déjà cités plus haut : en 1513, puis 1515, le grand imprimeur bâlois, J. Froben publie cet ouvrage d'Erasmus en confiant à Urs Graf, artiste suisse, de dessiner les frontispices. Pour l'édition de 2013, le peintre inscrit, dans une structure imposante, quatre auteurs antiques, les plus importants, Homère et Démosthène pour les Grecs, Virgile et Cicéron pour les Romains. Mais dans l'édition de 1515, c'est-à-dire seulement deux ans après, Graf réa-

44. G. AUJAC, « La culture classique à Bâle au temps d'Erasmus d'après trois frontispices », *Anabase* 10, 2009, p. 161-180.



lise un nouveau frontispice présentant 20 auteurs anciens réunis par domaines littéraires. On trouve ainsi des poètes, des orateurs, des philosophes, des auteurs dramatiques, des historiens, etc., présentés deux à deux dans des vignettes, mis à part Homère et Hésiode isolés dans leur cartouche. L'éloquence est représentée dans ce nouveau frontispice par Aelius Aristide et Démosthène pour les Grecs, et Cicéron et Quintilien pour les Latins. L'ensemble des auteurs illustrés figure dans les *Adages*, cependant le choix reste très arbitraire, car certains auteurs davantage cités dans l'œuvre érasmienne, n'apparaissent pas dans le frontispice. La sélection opérée par Urs Graf se révèle, d'après G. Aujac, « comme un témoin relativement fiable de l'opinion commune des humanistes (ou des artistes) de l'époque ; et il dépend probablement, pour une bonne part, de la disponibilité des textes grecs (ou traduits du grec) ou latins en version imprimée, voire manuscrite⁴⁵ ». En ce qui concerne Aristide cependant, l'analyse doit être affinée, car, comme on l'a vu, en 1515, peu de discours du sophiste ont été publiés, et l'*editio princeps* n'est pas encore parue. En outre, on a le sentiment que dans les vignettes les couples sont représentés d'après une hiérarchie, soit liée à l'importance respective présumée des auteurs, soit à une chronologie. Ainsi, Euripide précède-t-il Aristophane, Platon Aristote, Plutarque Lucien etc. Or, dans la vignette qui nous intéresse, Aristide précède Démosthène. Une erreur chronologique semblant totalement exclue, il faudrait supposer que pour Urs Graf, – ou ses conseillers, si on peut conjecturer qu'il a demandé des avis pour son frontispice –, l'orateur Aelius Aristide était plus important que Démosthène. Ce point confirme que l'orateur, avant même la publication de l'ensemble de ses discours bénéficiait d'une faveur exceptionnelle au sein de l'univers des humanistes.

Conclusion

Une telle étude nous laisse face à un paradoxe, celui de l'opposition entre un engouement certain pour Aristide et cette question : « pourquoi si peu d'éditions d'Aristide durant le XVI^e siècle » ? Cette interrogation lancinante résonne comme une aporie.

L'explication, en effet, et les quelques réflexions ci-dessus le démontrent suffisamment, ne saurait être un manque de popularité du sophiste, ou une absence de considération pour son œuvre. Le panorama proposé ci-dessus infirme avec force de telles hypothèses. Au contraire, il n'est sans doute pas d'orateur de l'Antiquité grecque qui ait connu autant de lauda-

45. G. AUJAC, 2009, p. 166.



teurs, autant d'admirateurs venus de différents horizons, excepté peut-être Démosthène avec lequel il fut, depuis les temps les plus anciens, mis en parallèle. Le nombre très important de manuscrits comportant une partie ou la totalité de son œuvre corrobore, encore bien davantage que n'importe quel témoignage, l'influence considérable de ses écrits à travers les âges et souligne, si nécessaire, qu'Aristide a été lu et étudié avec passion par des générations successives d'érudits, dont les humanistes de la Renaissance.

Dès lors, pour tenter de trouver une explication à ce qui apparaît comme une énigme, deux sortes d'interprétation viennent à l'esprit. La supposition la plus obvie serait que la popularité indiscutable du sophiste n'aurait pas débordé au-delà d'un cercle restreint d'érudits et d'humanistes. Mais aussi bien le travail d'Urs Graf, artiste de son état, que l'édition de P. Etienne de 1604 contredisent aussitôt cette hypothèse. Il faut être en particulier attentif à la publication de P. Etienne, qualifiée de *quaestio nummeraria* par B. Keil⁴⁶. Même si l'appréciation du savant sonne comme un reproche, elle met en lumière avec justesse que cette publication n'apportait scientifiquement rien de nouveau, mais se voulait une sorte d'édition de poche (format in° 4), pour offrir des volumes facilement transportables. Or, si cette entreprise n'avait pas été jugée rentable par P. Etienne, il ne se serait vraisemblablement pas lancé dans cette aventure éditoriale. La conclusion qu'il faut en tirer, est qu'Aristide est un auteur recherché et lu à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, au-delà précisément d'un groupe d'hellénistes retreint.

Si, donc, un déficit soudain de popularité du sophiste ne peut être retenu comme un éclaircissement satisfaisant, peut-être faut-il se tourner davantage, précisément, vers l'ouverture considérable en direction des œuvres grecques et de la langue grecque qui se produit à partir du XV^e s. La soif de connaissance de la littérature grecque antique, et partant, le désir d'apprendre le grec, était sans commune mesure aux XV^e et XVI^e siècles. Et, en consultant les innombrables ouvrages consacrés à Lucien de Samosate à cette époque, on est frappé par le souci pédagogique de ces éditions. Nombre de préfaces insistent sur ce point : la langue de Lucien est propice à l'apprentissage et au perfectionnement du grec. On ne trouve par contre nulle trace de pareille revendication pour Aristide. La pureté de sa langue est louée, nous l'avons relevé à plusieurs reprises, aux cours des âges, mais elle n'est jamais mise en avant comme outil d'apprentissage

46. B. KEIL, *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. II, or. XVII-LIII, Berlin, 1898, p. XXXIII.



du grec à la Renaissance. On peut se demander si cet aspect n'est pas à l'origine du nombre relativement réduit des éditions d'Aristide à cette époque. L'auteur est connu, sa langue appréciée pour son atticisme, mais en même temps, encore de nos jours, réputée difficile. Souvenons-nous de la lettre envoyée, au XIV^e s., à Nicephoros Gregoras pour lui demander des éclaircissements sur le prologue de l'*Éloge de Rome*. Les hellénistes confirmés, de plus en plus nombreux, pouvaient se délecter à la lecture des discours aristidiens, ce qui justifiait l'édition de P. Etienne de 1604, mais pour les élèves des textes plus faciles d'accès étaient proposés. Nous aboutissons ainsi à un autre paradoxe : la pureté même de la langue d'Aristide, célébrée depuis le début, serait devenue l'obstacle essentiel à une diffusion « de masse » aux XV^e et XVI^e siècles, car son œuvre ne pouvait être utilisée dans un but pédagogique, d'apprentissage du grec ancien, souci essentiel pour les humanistes.

BIBLIOGRAPHIE

- AUJAC, G., « La culture classique à Bâle au temps d'Erasmus d'après trois frontispices », *Anabase* 10, 2009, p. 161-180.
- BARON, H., *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in Humanistic and Political Literature*. Chicago-Londres, 1968.
- BEHR, C. A., *P. Aelius Aristides, The Complete Works. Translated into English*, 2 Vol., Leyde, 1981-1986.
- BESSE, J.-M., *Les grandeurs de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris, 2003.
- BIETENHOLZ, P. G. – DEUTSCHER, T. B., *Contemporaries of Erasmus. A biographical Register of the Renaissance and Reformation*, 3 vol., Toronto, 1895-1987.
- COSENZA, E. M., *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and of the World of classical Scholarship in Italy, 1300-1800*, 5 vol., Boston, 1962-1967.
- CRANZ, F. E. – KRISTELLER, P. O., *Catalogus Translationum et Commentariorum Médiéval and Renaissance latin Translations and Commentaries*, vol. III, Washington, D. C., 1976
- FELTEN, J., *Nicolai Progymnasmata* (Bibl. Teubn.), Leipzig, 1913.
- FESTUGIÈRE, A. J. – SAFFREY, H. D., *Discours Sacrés : rêve, religion, médecine au II^e siècle après J.C.*, (Propylées), Paris, 1986.
- FÖRSTER, R., *Libanii opera* (Bibl. Teubn.), 12 vol., Leipzig, 1903-1927.
- GEANAKOPOLOS, D. J., *Greek Scholars in Venice. Studies in the Dissemination of Greek Learning from Byzantium to Western Europe*, Cambridge



- Massachusetts, 1962.
- GIGANTE, M., *Saggio critico su Demostene e Aristide*, Milan, 1969.
- KEIL, B., *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. II, or. XVII-LIII, Berlin, 1898.
- LEGRAND, E., *Bibliographie hellénique des XV^e et XVI^e siècles*, 4 vol. Paris, 1885-1894 [réimpression 1962].
- LENZ, F. W., *The Aristeides Prolegomena*, (Mnemosyne, Bibliotheca Classica Batava, Suppl. 5), Leyde, 1959.
- LENZ, F. W. – BEHR, C. A., *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, I (or. I-XVI), 1 vol. en 4 fasc., Leyde, 1976-1980.
- MAILLARD, J. F. – KECSKEMÉTI, J. – PORTALIER, M., *L'Europe des humanistes (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris – Turnhout, 1995.
- PATILLON, M., *Hermogène. L'Art rhétorique. Exercices préparatoires, États de cause, Invention, Catégories stylistiques, Méthodes de l'habileté*, Lausanne – Paris, 1997.
- PEREZ MARTIN, I., « A propos des manuscrits copiés par Georges de Chypre (Grégoire II), Patriarche de Constantinople », *Scriptorium*, XLVI, 1992, 1, p. 73-84.
- PERNOT, L., *L'ombre du tigre. Recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, 2006, p. 65-66.
- QUATTROCELLI, L., « Maxime Planude éditeur d'Aelius Aristide », *REG* 122, 2009, 1, p. 145-162
- RABE, H., *Hermogenis opera* (Bibl. Teubn., Rhetores graeci, 6), Leipzig, 1913
- RAIOS, C., « Du nouveau sur les manuscrits athonites d'Aelius Aristide », *Scriptorium* LXIII, 2009, 2, p. 237-251
- ROBERT, F., « Enquête sur la présence d'Aelius Aristide et son œuvre », *Anabase*, 10, 2009, p. 141-160
- RUSSELL, D. A. – WILSON, N.-G., *Menander Rhetor, (Traité I et II)*, ed. with translation and comm., Oxford, 1981
- SALADIN, J. C. (éd.), *Les Adages, Erasme de Rotterdam*, 5 vol., Paris, 2011.
- SATHAS, K., *Νεοελληνική Φιλολογία*, Athènes, 1868.
- VIX, J.-L., *L'enseignement de la rhétorique au II^e siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Ælius Aristide: ἐν λόγοις καὶ μαθήμασιν καὶ ἐπαίνοις τραφεῖς*, Turnhout, 2010.
- VOGEL, E. G., « n Janus Lascaris. Reisen in Peloponnes um's Jahr 1490 », *Serapeum* 1854, 15, p. 154-160.
- VOGEL, M. – GARDTHAUSEN, V., *Die Griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909.
- WALZ, E. C., *Arseniou Ionia*, Stuttgart, 1832.
- WILSON, N. G., *Scholars of Byzantium*, Londres, 1983, p. 256-264.
- , « Maximus Planudes, The codex Laurentianus 60, 8, and other Aristidean Manuscripts », *REG* 122, 2009, 2, p. 145-162.

